

nos

UTOPIES

ALIÉNOR DEBROCQ

LOCI VISIONARII !

Derrière ces mots mystérieux se cachent les deux réalités qui sont à l'origine de ce livre. La première renvoie à des lieux visionnaires et au concept d'utopie, la seconde à un groupe de futurs architectes qui ont façonné des visions utopiques.

DES LIEUX VISIONNAIRES

Évoquant un proverbe grec ancien, David Harvey nous rappelle que si « nous construisons la maison, la maison nous construit ». Le deuxième versant de cette relation entre l'espace bâti et le comportement social définit le déterminisme spatial et constitue le fondement de l'utopie inventée par Thomas More dans un livre éponyme au 16^e siècle. Imaginé comme une réponse à *L'Éloge de la Folie* de son ami Érasme, l'ouvrage de More proclame le pouvoir de l'espace, capable, selon lui, de façonner des sociétés plus vertueuses. Mais plus qu'une réponse à Érasme, il inaugure un genre nouveau qui s'articule en trois parties. Le livre s'ouvre sur une critique de la société de l'époque où l'auteur met en lumière les dérives de son temps. Il poursuit en décrivant les espaces d'un monde parallèle, *Utopia*, dont le nom joue sur l'ambiguïté entre un bon lieu (*eu-topos*) et un non-lieu (*ou-topos*). Enfin, ces espaces soutiennent un nouvel ordre social qui s'oppose pied à pied aux dysfonctionnements décrits en introduction. Ainsi, au cœur du discours de More - et pour la première fois dans l'histoire de la pensée -, l'espace est reconnu pour sa capacité à modifier l'ordre de la société. Rappeler cette dimension est essentiel à une époque où le mot *utopie* est souvent galvaudé ou réduit à un doux rêve vaporeux, loin de l'outil critique élaboré par More.

Les utopies s'organisent donc autour d'un triptyque - critique, espace utopique, société alternative - où l'espace, central, présente des traits récurrents. L'espace utopique se caractérise par la page blanche de la

tabula rasa, des lieux isotropes déconnectés de leurs contextes, une primauté des institutions garantes de l'ordre social, une organisation spatiale rationnelle, un système universel, un temps suspendu dans sa perfection, le tout s'appuyant sur le monde réel comme toile de fond dont il ne se détache jamais vraiment.

Or, dans l'histoire, trois écueils ont régulièrement fait passer l'utopie du côté de la dystopie. D'abord, bien que toutes les utopies défient la société de leur époque, elles n'offrent pas systématiquement d'échappatoire. Souvent, comme dans les cas des missions jésuites au Paraguay ou de la Saline d'Arc-et-Senans de Claude-Nicolas Ledoux, elles renforcent un ordre social existant. Ensuite, l'analyse historique révèle que les utopies ont évolué d'idées abstraites vers des réalisations concrètes. Le Corbusier ne disait-il pas que ce « *qui donne à nos rêves de la hardiesse : [c'est qu'] ils peuvent être réalisés* », un travers qu'Aldous Huxley dénonçait dans *Le meilleur des mondes*, se demandant comment éviter les utopies. Enfin, bien que l'utopie se présente souvent comme un récit collectif, elle demeure en réalité une construction personnelle, incapable d'intégrer pleinement la diversité des trajectoires individuelles et des évolutions sociales.

DES ÉTUDIANTS VISIONNAIRES

Loci Visionarii renvoie également à une autre signification. Loci désigne la Faculté d'architecture de l'UCLouvain. Dans ce contexte, *Loci Visionarii* évoque aussi les visionnaires de Loci, en l'occurrence de futurs architectes qui suivent un cours consacré aux utopies, créé il y a dix ans. Ce cours retrace l'évolution du concept, de ses origines à nos jours. Il illustre comment les périodes de crise et d'incertitude ont favorisé l'émergence de récits utopiques de l'Atlantide de Platon, la Cité du Soleil de Tommaso Campanella, les projets d'Étienne-Louis Boullée, le Familistère de Jean-Baptiste André Godin, Broadacre City de Frank Lloyd Wright, les collages des radicaux des années 60, le mouvement

des transitions ou encore les détournements contemporains de l'idée d'utopie. En parallèle de ces explorations théoriques, les étudiants construisent par des mots et des images, dont certains collages apparaissent dans les pages qui suivent, leurs propres utopies sur le modèle de More. Concrètement, leur regard met en lumière une série de dysfonctionnements de nos sociétés contemporaines tels que le changement climatique, l'étalement urbain, le rôle de l'automobile, les prisons, la ségrégation urbaine, etc. En réponse, ils imaginent des espaces alternatifs qui auraient le don de résoudre ces problèmes.

L'exercice entend dépasser les limites qui ont, à travers l'histoire, fait passer l'utopie du côté de la dystopie. Pour ce faire, trois garde-fous sont proposés. Premièrement, l'utopie ne serait plus le récit d'une seule plume, mais elle devient plurielle. Des mythes collectifs émergent de travaux de groupes, plus propices à rendre compte de la complexité et l'évolution du monde. Deuxièmement, l'utopie ne devrait pas être un objectif figé, voué à se scléroser, mais une direction, un phare symbolique qui éclaire nos choix de société sans prétendre transformer immédiatement le réel. La force de ces repères tient à une certaine imprécision qui, sans nuire à leur radicalité, empêche toute posture prescriptive. Enfin, l'utopie se concentrerait davantage sur les moyens à mettre en œuvre pour un monde meilleur que sur une finalité figée. À l'image du mouvement des transitions, elle offre ainsi à nos sociétés un nouveau récit collectif pour le vivre-ensemble de demain.

DES VISIONS ENTRELACÉES

Élaborées sur une période de dix ans, ces utopies esquissent les espaces alternatifs d'une société plus vertueuse. À l'occasion de l'appel à contribution autour de la thématique des utopies contemporaines de l'Institut Culturel d'Architecture Wallonie-Bruxelles, ces travaux ont été découverts par Aliénor Debrocq et réinterprétés sous la forme

d'une fiction polyphonique où les doutes, les espérances et les combats d'une génération de futurs architectes se dessinent. Le récit retrace leurs attermolements enchevêtrés dans un semestre fictif allant des premières séances de cours jusqu'à l'esquisse finale de leurs utopies. Une même conviction les rassemble et les porte : le caractère profondément politique de l'architecture. En toile de fond, *Les Villes invisibles* d'Italo Calvino ne sont jamais loin, nous rappelant que nos villes ne sont pas seulement faites de bâtiments, mais aussi de rêves, d'émotions et de désirs.

Ces réflexions sur le pouvoir thérapeutique de l'espace revitalisent le caractère critique de l'utopie, tout en soulignant le double rôle de l'architecture. D'une part, celle-ci façonne concrètement la société en créant son cadre spatial par des bâtiments et des espaces publics. D'autre part, - et c'est le mécanisme central des utopies -, l'architecture est un outil de propositions sociopolitiques à travers le lien entre espaces et usages évoqué par David Harvey en introduction. L'architecture esquisse des imaginaires alternatifs, devenant ainsi le vecteur de nouveaux possibles. Les images qu'elle génère et les univers symboliques qu'elle véhicule se diffusent dans la société, permettant ainsi aux visions de prendre de l'ampleur.

Confondre la fonction concrète de l'architecture avec sa portée visionnaire peut mener à des dystopies, mais en les distinguant, l'utopie demeure un puissant levier de changement comme le rappelle la féministe Pepita Carpena Amat : «...le chemin [de l'idéal] est ardu ; mais sans les utopistes fous, nous serions encore à l'âge de pierre. Les minorités sont toujours celles qui font avancer les majorités. Ne l'oubliez jamais. En avant ! »

GÉRALD LEDENT